

JACQUES ATTALI

Le monde, modes d'emploi

Comprendre, prévoir,
agir, protéger

Flammarion

Le Monde, modes d'emploi

Jacques Attali

Le Monde, modes d'emploi

Comprendre, prévoir, agir, protéger

Flammarion

© Flammarion, 2023.
ISBN : 978-2-0804-2166-1

« Le prince veut-il que je sois son
sujet, quand je ne retire point les
avantages de la sujétion ? »

Montesquieu,
Lettres persanes 76

* * *

Comment échapper au destin auquel m'assigne ma naissance ? Comment prévoir mon avenir ? Comment agir pour l'améliorer ? Comment gérer au mieux mon budget ? Que deviendra mon pouvoir d'achat ? mon travail ? Quels métiers s'ouvrent à moi ? Puis-je influencer sur les grands choix collectifs qui me concernent ? Mes enfants peuvent-ils espérer vivre aussi bien sinon même mieux que moi ?

Et puis encore : qui dirige vraiment le monde ? La planète deviendra-t-elle irréversiblement invivable pour les humains ? Les inégalités et la concentration des richesses sont-elles inévitables ? Les femmes sont-elles condamnées à subir encore longtemps les décisions des hommes ? Les classes moyennes seront-elles partout balayées par l'innovation et la mondialisation ? Quand sortirons-nous de la crise actuelle ? Le profit est-il une bonne mesure du succès ? Les États peuvent-ils continuer,

comme pendant les crises récentes, à tout financer par l'emprunt ? La concurrence et la mondialisation sont-elles bénéfiques ou nuisibles ? Comment comprendre et maîtriser l'inflation, le chômage, la dette publique ? Quel sera l'impact des vertigineuses mutations à venir des technologies numériques et biologiques ? Que peut-on espérer ou craindre des trente prochaines années, en particulier pour le climat, la santé, le travail, les arts, les loisirs, la politique, la science, les mœurs, les idéologies, les valeurs, les relations amoureuses, les désirs ? Le Mal est-il intrinsèque à l'humanité ? Est-il lié à la rareté, au désir, à la rivalité, à l'argent ? Les religions resteront-elles un obstacle au développement ? L'humanité est-elle condamnée à disparaître par ses folies ? Y a-t-il une voie conduisant à un monde harmonieux et libérateur pour chacun ? Faut-il renoncer au plus vite à la croissance ? au capitalisme ? à la démocratie ? Un gouvernement mondial sera-t-il bientôt nécessaire ?

Pour beaucoup, ces questions restent des énigmes sans réponse. Ce n'est pas étonnant ; on n'enseigne que très insuffisamment les mécanismes du monde : comment il est possible que des gens doivent s'acharner à des travaux usants sans en tirer de revenus décents, tandis que d'autres font fortune sans presque aucun effort ; pourquoi des pays connaissent un niveau de vie de plus en plus élevé,

tandis que d'autres s'effondrent ; comment se crée la monnaie ; pourquoi les dettes privées détruisent les vies des plus pauvres alors que les États et les familles les plus riches empruntent à l'infini sans dommage apparent ; comment des crises ruinent en quelques mois des décennies d'efforts ; pourquoi la croissance actuelle produit beaucoup plus de dommages qu'elle ne prétend en réparer ; pourquoi l'humanité, apparemment plus puissante que jamais, est menacée de disparaître sous l'effet de ses actions passées et de ses projets. Et encore moins explique-t-on qui gouverne vraiment les marchés, les États, et enfin, le mode d'emploi du monde.

Pour répondre à toutes ces questions, et agir, chacun devrait avoir accès aux meilleures sources d'information, aux plus complètes explications des mécanismes économiques, politiques, culturels, écologiques, géopolitiques et sociaux, aux plus précises méthodes de prévision. Il n'en est rien : la plupart des gens sont au contraire noyés d'informations sommaires, de fausses nouvelles, de doctrines infantilisantes, de théories erronées.

Pourtant, depuis dix mille ans au moins, bien des gens se préoccupent de la meilleure façon de prévoir l'ampleur des récoltes, de définir et de prévoir l'évolution du prix des choses, du travail, de l'argent et du temps, de définir la meilleure façon

de protéger la nature, de préserver la paix, de canaliser la violence, de gérer une famille, une entreprise, une cité, un pays et les relations entre les pays. On trouve déjà des réflexions très approfondies sur tous ces sujets dans des textes chinois, indiens, babyloniens et bibliques d'il y a trois mille ans ou plus ; y sont détaillées en particulier les conditions d'une bonne gestion agricole, d'une saine allocation des capitaux, d'une politique raisonnable d'emprunts, d'une organisation rationnelle du travail, d'une propriété juste des sols, d'une administration durable des terres et des forêts, d'une gestion de l'eau, d'une répartition équitable des produits du travail d'un commerce avantageux avec les entreprises ; plus récemment, un Grec, Aristote, a introduit la distinction entre valeur d'usage (à quoi sert un bien ?) et valeur d'échange (combien est-on prêt à le payer ?) ; bien plus tard, des Génois ont conceptualisé la comparaison des dépenses et des recettes avec la comptabilité ; puis on a théorisé les fonctions de la monnaie, d'un Trésor public et d'un système bancaire.

Plus récemment, des spécialistes d'un genre nouveau, qu'on a nommés « économistes », ont cru pouvoir décrire toutes les dimensions de la société humaine par des concepts et des lois limitées au champ de l'économie et supposées valables partout

et tout le temps ; à l'image de ce qu'on fait, par ailleurs, avec succès en physique ou en chimie. Pour élaborer de telles lois, certains d'entre eux se sont fondés sur l'hypothèse naïve d'un comportement rationnel de chaque être humain ; d'autres sur l'idée que la dynamique des sociétés serait déterminée par les seuls rapports de pouvoir, en particulier ceux de la propriété. Pour les premiers, les humains sont en permanence à la recherche d'un équilibre rationnel et harmonieux entre des demandes et des offres. Pour les seconds, au contraire, les groupes sociaux sont en permanence en lutte les uns contre les autres pour se partager les produits du travail, mettant la société en situation de déséquilibre, la laissant glisser irréversiblement vers le déclin par la contradiction d'intérêts inconciliables. Les modèles des uns sont inspirés par la mécanique ; ceux des autres par la thermodynamique.

Ces « économistes » ont cru, et croient encore, pouvoir légitimer leur influence en élaborant une pseudoscience, assez multiforme pour plaire au plus grand nombre, assez riche pour s'offrir un faux prix Nobel, et assez savante pour tenter de s'imposer à coups de modèles mathématiques intimidants. Avec un certain succès, puisqu'on l'enseigne aujourd'hui dans toutes les universités

du monde et que ses indicateurs semblent s'imposer comme des repères indispensables pour expliquer le passé et déchiffrer l'avenir.

Pourtant, à la différence de ce qui se passe en physique, en chimie ou en astrophysique, aucune théorie économique n'a jamais fourni d'explication irréfutable, valable en tout temps et en tout lieu, d'un phénomène quelconque. Elles se trompent toutes et tout le temps. Et, en particulier, ne comprennent rien à l'avenir. Comme cette faillite éclate maintenant aux yeux de tous, certains grands prêtres de cette pseudoscience se sont récemment résignés à proclamer que leur science n'est qu'expérimentale et qu'elle ne peut prévoir que le passé ; au point même qu'ils en sont venus à attribuer leur faux prix Nobel à ceux d'entre eux qui proposent de choisir une politique à partir des résultats d'expériences menées à l'aveugle, sans fondement théorique, ratifiant ainsi la mort d'une « science » qui n'en a jamais été une.

On ne le dira jamais assez : la science économique n'est pas le mode d'emploi du monde ; celui-ci se forme à la fois par une *pratique* et par une science beaucoup plus vaste, celle de l'*Histoire*.

La *pratique*, désignée parfois par l'expression « bon sens », se présente sous la forme d'expériences, d'aphorismes, de proverbes, de dictons, de fables, d'anecdotes, de blagues même, énonçant

bien des règles de conduite, nourries de millénaires de vie en société, beaucoup plus utiles que tous les manuels d'économie, de sociologie, de géopolitique, de commerce du monde. Ainsi, de : « un tien vaut mieux que deux tu l'auras » ; ou « un objet n'a de valeur que si quelqu'un est prêt à l'acheter » ; ou « si tu veux la paix prépare la guerre » ; ou « un pantalon à une jambe est très utile pour en faire commerce, mais pas pour s'habiller » ; ou encore « je dors tranquille si j'ai déjà dit à mon créancier que je ne le rembourserai pas » ; ou « quand c'est gratuit, c'est toi qui es le produit » ; ou même « je suis fière de la maîtresse de mon mari parce qu'elle est plus belle que celle de notre voisin ». Et tant d'autres à l'infini, qui pourraient suffire à fournir la matière d'un livre bien plus utile à la conduite de sa vie que bien des livres d'économie, de gestion, de sociologie, de philosophie ou de science politique.

L'*Histoire*, quand on l'étudie dans toutes ses dimensions (anthropologiques, ethnologiques, théologiques, sociologiques, politiques, culturelles, économiques, écologiques, financières, démographiques, philosophiques, scientifiques, technologiques), permet elle aussi (mais plus théoriquement) de découvrir le mode d'emploi du monde et de prévoir ce qui nous attend, au moins jusqu'en 2050. Elle permet en particulier d'échapper à tous biais idéologiques et

Le Monde, modes d'emploi

fournit un outil d'analyse pour quiconque s'intéresse à l'avenir, quels que soient sa classe sociale et son point de vue.

2050 : cette date n'est pas si lointaine. Pour s'en convaincre, il suffit de penser à ce qu'on pouvait savoir du monde d'aujourd'hui il y a trois décennies : on aurait pu en prévoir l'essentiel (les développements du mobile et d'Internet, le changement climatique, la menace de pandémies, l'obésité, le manque d'eau, l'aggravation des inégalités, les migrations, les conflits entre la Chine et les États-Unis, entre l'Ukraine et la Russie) et éviter bien des erreurs.

Mon propos sera ici de dévoiler le mode d'emploi du monde et, en particulier, d'expliquer aux plus jeunes que, au moment où ils auront mon âge, la planète pourrait ne pas être devenue un enfer, que l'humanité pourrait avoir évité le triple suicide qui la menace et qu'on pourrait avoir tous les moyens pour que tous les humains vivent bien, en harmonie avec le reste du vivant. À condition de ne pas traîner. Le temps nous est compté.

Chapitre 1

Les concepts

Je comprends l'impatience de ceux qui pourraient s'attendre à trouver ici des réponses immédiates à chacune des questions posées plus haut. Elles seraient trompeuses si elles étaient assénées : je préfère fournir d'abord à chacun de mes lecteurs les moyens de comprendre ce que nous apprend l'Histoire.

Sans dommage pour la compréhension de la suite, on peut cependant, dans une première lecture, passer ce premier chapitre et aller au suivant.

Commençons par quelques concepts, dont on aura l'usage tout au long de ce livre, ou plutôt par l'histoire de ces concepts ; car on comprendra vite que, contrairement à l'immuable nature, l'humanité et le monde qu'elle construit obéissent aux lois à la fois universelles et intangibles de la nature, mais ne peuvent être décrits que par des concepts changeants, dépendants du moment, du lieu, et de

la situation sociale de celle ou celui à qui on les applique.

Il faudra d'abord prendre garde aux mots qu'on utilise pour les décrire, dans l'une ou l'autre langue. Ainsi, aujourd'hui, à un moment où domine l'économie de marché, pour désigner positivement un objet approprié par quelqu'un ou par une collectivité, on parlera d'un « bien » ; et c'est ainsi qu'on désigne les marchandises vendues sur les marchés ; alors que pour le désigner négativement, on parlera plutôt d'une « chose ». Pour désigner positivement le financement d'un bien, on parlera de sa « valeur » ; pour le désigner négativement, on parlera de son « coût ». Pour désigner positivement une activité, on parlera d'un « service », ou d'une « prestation » ; pour la désigner négativement on parlera d'une « besogne ». Pour désigner positivement le travail, on parlera d'« œuvre » ; pour le désigner négativement, on parlera de « charges », ou de « ressources humaines » ou, plus récemment encore, de « personne ressource ». Pour désigner positivement ce qui nous entoure, on parlera de « nature » ; pour le désigner négativement ou avec indifférence, on parlera d'« environnement ». Pour masquer le vivant derrière l'objet (pour le réifier), on parlera de « ressources naturelles » ou « d'environnement », désignant ainsi la nature comme subordonnée aux besoins humains. Pour désigner positivement le

Les concepts

financement de biens communs, on parlera de « cotisation » ; pour le désigner négativement on parlera de « taxe ».

Il faut aussi regarder derrière le sens direct des mots : par exemple, une « voiture électrique » n'est très souvent qu'une voiture à charbon.

Clarifions maintenant le sens de quelques concepts clés, dont on aura l'usage ensuite : besoin, désir, choses rares, travail, capital, rente, salaire, profit, échange, répartition, finance.

Le besoin et le désir

Les humains sont animés par leurs besoins, happés par leurs désirs, hantés par leurs peurs. Les trois étant plus ou moins efficacement canalisés et contrôlés par les puissants de chaque société, à chaque moment de l'Histoire.

Tout commence par les besoins.

Les besoins des premiers *Homo sapiens*, nomades, cueilleurs et chasseurs, il y a trois cent mille ans, se réduisent pour l'essentiel à survivre ; et pour cela il leur faut se nourrir, s'abriter pour dormir, se protéger, se déplacer, se reproduire, se vêtir et transmettre. La sexualité est un besoin, l'amour sans doute aussi, comme pour certaines

autres espèces animales. Faire le Mal pour faire le Mal, ou subir le Mal sans raisonnement est déjà une énigme intolérable à laquelle on doit se résigner. Tuer l'autre pour survivre est rarement nécessaire car le gibier et les plantes abondent ; même si satisfaire ces premiers besoins passe souvent par se nourrir de la force d'un objet ou d'un être vivant, y compris humain. Le cannibalisme, réel ou symbolique, fait ainsi partie des premières façons de satisfaire un besoin : on mange l'autre réellement, ou métaphoriquement (en mangeant ce qu'il a produit), pour prendre sa force ; on trouve d'innombrables traces de cela dans la plupart des cultures, et jusque dans les religions chrétiennes. Ces premiers besoins dictent les comportements de ceux qui sont prêts à tout pour les satisfaire.

Puis sont apparus d'autres besoins moins immédiatement liés aux exigences directes de la survie : donner un sens au monde, chercher, découvrir, inventer, dessiner, chanter. Puis d'autres encore : accumuler, dominer, exploiter, jouir du Mal. Progressivement, on a estimé que se nourrir sainement, se protéger de la douleur, se soigner, se protéger du froid et de la chaleur, de la pluie et du vent, avoir un logement décent, avoir un revenu suffisant, acquérir le plus de connaissances possible, choisir son métier, écarter la violence et la douleur, vivre en sécurité et en liberté dans une

Les concepts

communauté sereine, désigner ses dirigeants constituaient des besoins aussi importants que manger ou boire ; de même, chacun a besoin d'un travail, pour pouvoir répondre à ses autres besoins. Prendre soin des autres, et satisfaire leurs besoins apparaît sans doute alors, pour certains, comme une obligation (pour éviter la violence), et pour d'autres comme un besoin (pour donner un sens altruiste à sa vie).

Lorsqu'on cherche à satisfaire un besoin, celui-ci prend le nom de demande.

Les besoins s'expriment d'abord sous forme de désir, c'est-à-dire de souhaits dont la satisfaction n'est pas encore considérée comme accessible à celui qui les exprime. Les désirs expriment soit des aspirations lointaines soit des caprices immédiats ; ils peuvent être durables ou éphémères, stables ou changeants. On peut désirer ce qui existe et qui pourrait être accessible parce qu'on en a entendu parler, parce que d'autres y ont accès, ou parce que d'autres le désirent ; certains vont même jusqu'à dire qu'on ne peut désirer que ce qui l'est par un autre et que tout désir est nécessairement triangulaire (c'est ce que René Girard a nommé le « désir mimétique »).

D'autres soutiennent, au contraire, que tout désir est l'expression d'une peur de la mort, qu'on

espère, inconsciemment ou consciemment, retarder en obtenant des choses ou des services permettant de se protéger d'elle, ou de se distraire, ou en possédant des choses dont on pense qu'on ne pourra pas mourir avant de les avoir utilisées (c'est le cas des livres, par exemple).

On peut aussi désirer l'impossible : devenir immortel, guérir d'une maladie incurable, rencontrer une personne vraiment inaccessible, occuper une position sociale ou exercer un métier totalement hors de portée faute de compétences ; devenir infiniment riche ou beau ou puissant. Certains de ces désirs peuvent être satisfaits fictivement, par un ersatz. Par exemple, on peut se procurer un simulacre d'amour ou d'amitié en l'achetant, en se sachant trompé ou en ne le sachant pas : la variété des situations est ici infinie.

Peu à peu, certains désirs se font si impérieux, si accessibles à certains, qu'ils deviennent des besoins pour tous, même s'ils restent très longtemps inaccessibles à la plupart.

Les besoins, comme les désirs, ne sont pas tous nécessairement utiles à la survie ; ils sont même parfois directement suicidaires : ainsi du tabac, de l'alcool, du sucre et des innombrables formes d'addictions et de drogues, naturelles, chimiques ou digitales. D'autres désirs sont indirectement

Les concepts

suicidaires quand ils nuisent à d'autres, contemporains ou futurs, par exemple, quand il faut, pour les satisfaire, exploiter, humilier ou tuer quelqu'un, ou détruire le climat ou la nature.

Avec le temps, de plus en plus de services rendus gratuitement par des gens à d'autres, ou par des gens à eux-mêmes, sont remplacés par des objets ou des services marchands, fabriqués par le travail rémunéré d'autrui. Ainsi, par exemple, d'un des besoins les plus fondamentaux, se nourrir : dans les premiers temps de l'humanité, la nourriture était préparée par soi-même ou par son groupe familial, sur le lieu de vie, et consommée pendant des repas ; puis on a voulu réduire le temps consacré à cette activité, pendant lequel on ne produit pas, on consomme peu, et on converse (ce qui est dangereux pour l'ordre social) ; alors une part de plus en plus importante de la nourriture a été produite artisanalement puis industriellement ; d'abord vendue sous forme de matières premières, puis de produits élaborés, puis de repas entiers, consommés à domicile, ou dans des lieux spécifiques, ou en travaillant, ou en mouvement. Le repas n'est plus alors qu'une façon de consommer des produits marchands et de réparer une force de travail. On verra une telle évolution aussi dans un grand nombre d'autres domaines.

Choses rares et choses non rares

L'économie (comme le mode d'emploi du monde) est souvent présentée comme l'étude de la production, de l'appropriation, de l'échange et de la gestion des choses rares.

Mais qu'est-ce qu'une « chose rare » ? En fait, la variété des situations est pratiquement infinie : la rareté ou l'abondance d'une chose dépend des conditions historiques, sociales, et géographiques ; et la gestion des choses rares dépend de la politique, bien plus que l'économie. Là encore, l'économie n'est qu'une dimension de la politique.

Entrons ici un peu dans quelques fascinants détails :

Il y a très peu de choses réellement disponibles à l'infini. Par exemple, celles dont une personne ne prive nulle autre en les utilisant ; autrement dit, celles qu'elle peut partager sans les perdre. Parmi elles, la lumière du soleil, le vent, un conseil, une idée, la musique, un récit, un poème ; quelques-uns diraient aussi l'amitié. Certains biens existant en nombre limité à un moment précis peuvent être cependant eux aussi considérés comme infiniment disponibles, parce qu'ils peuvent se reproduire naturellement : c'est le cas, en théorie, des végétaux, des animaux et des humains.

Les concepts

On a longtemps cru aussi que les ressources naturelles (celles du sol, du sous-sol et des océans) étaient disponibles à l'infini et ne coûteraient que le prix de leur extraction ; il a fallu beaucoup de temps pour comprendre que c'est une illusion : l'air respirable n'est pas réellement disponible en quantité illimitée ; les ressources du sous-sol, du sol et des océans ne sont pas sans limites ; la conversation elle-même est limitée par le temps dont on peut disposer pour la mener ; les informations ou la musique, qu'on reçoit gratuitement sur certains médias, ne nous sont en réalité offertes qu'en échange de notre disponibilité à entendre ou à voir de la publicité, et à communiquer, plus ou moins consciemment, des données personnelles.

D'autre part, quand les choses sont vraiment abondantes, il arrive que la société s'organise pour les rendre artificiellement rares, afin de pouvoir rémunérer celui qui les a produites. Ainsi des idées ou des œuvres d'art, qui peuvent être rendues rares en imposant leur appropriation privée sous forme de droits d'auteur et de brevets. Ainsi des semences, que les semenciers, comme les éleveurs, font payer, pour produire des êtres vivants qui pourtant n'auraient en théorie pas besoin d'eux pour naître. Ainsi d'un lieu public, du lieu d'un concert ou d'un pâturage qu'on peut clôturer.

Parfois, on a utilisé des choses rares jusqu'à leur disparition. Ainsi de certains animaux chassés et consommés jusqu'à leur extinction. De même pour certains végétaux. Il est arrivé également qu'on cesse d'utiliser des choses rares avant qu'il n'y en ait plus ; ou plutôt qu'on cesse de les employer pour certains usages. Ainsi des pierres, dont on s'est servi pendant des dizaines de millénaires pour fabriquer des outils et des armes. Ainsi aussi de certaines espèces animales qu'on a fini par protéger.

Les choses, rares ou non, qu'on désire sont nommées « biens » (mot dont on a dit plus haut la connotation implicitement positive). On distingue classiquement les biens « durables », c'est-à-dire qui ne disparaissent pas avec le temps, et les biens « périssables », qui ont une durée de vie brève. On distingue aussi les « biens privés » et les « biens communs » (dont certains sont des « biens collectifs » dont certains sont aussi des biens « publics »).

Les *biens privés* sont appropriables par une personne : parmi eux, les armes, les outils, les terres, les maisons, les vêtements, les semences, les animaux et, pendant très longtemps, les hommes, les femmes et les enfants. Parmi les biens privés, on distingue les objets et les services. Et parmi les objets, on distingue les objets produits par la seule main humaine et ceux fabriqués en série avec l'aide de machines ; et parmi ces derniers, on distingue

Les concepts

encore ceux qui sont matériels et ceux qui sont immatériels (et donc non rares). Le travail est un bien privé dont le propriétaire n'est que rarement celui qui le fournit.

On discutera à l'infini le point de savoir si faire le mal, torturer, dominer, humilier, est un bien privé.

Un *bien commun* est un bien, naturel ou produit, dont nul ne peut être exclu ; c'est donc, *a priori* un bien non rare. Ainsi du soleil, du climat, de la biodiversité. Parmi les biens communs, un *bien collectif* est un bien produit par une activité humaine, dont la consommation par l'un n'affecte pas la quantité disponible pour d'autres ; autrement dit consommable par deux individus en même temps, même si l'un d'eux n'a pas contribué à son financement : par exemple, une œuvre d'art, littéraire, picturale ou musicale, une représentation musicale ou théâtrale (limitée cependant par le nombre de places), une émission de radio ou de télévision, un podcast ou un site Internet sont des biens collectifs ; on peut en faire payer l'usage par tous ou seulement par ceux qui l'utilisent, sous forme de ticket, de prix, de redevances, de taxes d'abonnement. De même, les impôts, les transferts sont des biens collectifs. Parmi les biens collectifs, on distingue encore les *biens publics*, dont l'usage apporte à la collectivité des avantages supérieurs au

coût de leur production : par exemple, un système éducatif, un hôpital, un musée, un théâtre, une salle de concert, une armée, une police, un système judiciaire, un système démocratique ; et plus modestement un éclairage public. On peut considérer une loi, un règlement (surtout lorsque son rôle est de protéger les libertés) comme un bien public ; les biens publics peuvent être produits et financés par des mécènes, par des entreprises privées ou par des collectivités publiques, ou par un mécanisme d'assurance, privée ou publique, facultative ou obligatoire.

Un bien commun peut par ailleurs avoir un impact sur la gestion ou la disponibilité et l'usage de biens privés ; c'est le cas par exemple d'une centrale électrique, d'une route, d'un réseau ferré, d'un réseau de câbles sous-marins ou de fibres optiques.

Tout pouvoir, privé ou public, tente de s'approprier les choses rares ou de rendre rare ce qui ne l'est pas afin d'en contrôler la répartition. Les choses rares sont réparties par la force (c'est le cas du travail des esclaves, du travail domestique des femmes et des enfants), par le marché (qui emploie parfois la coercition) ou encore par un processus étatique, autoritaire ou démocratique : le Mal rôde toujours dans la répartition des biens.

Les concepts

Un bien passe parfois de la catégorie « commun » à la catégorie « privée » ; plus rarement en sens inverse (par exemple avec les tentatives de rendre gratuit l'accès aux œuvres d'art, à l'éducation ou à l'information). La plupart des biens ont sans doute d'abord été communs avant d'être appropriés privativement, par la force puis par la loi. Ainsi, la musique est d'abord un bien commun avant de devenir un bien privé, artisanal dans les salles de concert puis industriel avec le gramophone, le disque et la cassette, puis virtuel avec Internet, redevenant par là commun (la musique est même souvent le premier bien à changer ainsi de catégorie en passant de commun à privé, et le premier à devenir virtuel ; le premier enfin à tenter de redevenir commun par la pratique amateur).

Enfin, le temps est un bien d'un genre encore plus particulier, diabolique, qui n'entre dans aucune de ces catégories : c'est un bien commun puisque nul ne peut en être exclu ; ce n'est pas un bien commun puisque quelqu'un peut en être exclu par les autres. C'est un bien privé puisqu'il est rare et qu'on peut en vendre l'usage ; ce n'est pas un bien privé parce que nul ne peut accumuler du temps de vie. C'est, pour l'humanité, un bien infini, au moins conceptuellement, dans l'avenir sinon dans le passé ; en revanche, c'est un bien rare pour chaque être humain qui, quel que soit son

pouvoir, vit dans la prison de la durée qui lui reste à vivre, qu'il ne connaît pas, dont il cherche à écarter les murs sans jamais pouvoir s'en échapper. Enfin, le temps est à la fois la matière première du travail et sa finalité.

Toutes ces catégories peuvent paraître complexes. Elles révèlent l'extraordinaire sophistication des relations des humains entre eux et avec le reste de la nature.

Travailler et produire

Tout produit d'un travail est un artefact : dès qu'il y a acte conscient, il y a travail, et dès qu'il y a travail, il y a artefact. Une récolte, un outil, un jardin sont donc des artefacts.

Puis cela s'est complexifié ; les rôles se sont spécialisés, selon les âges, les sexes, la force physique et l'habileté : pour produire des pointes de flèche, il a fallu distinguer ceux qui allaient choisir les pierres, ceux qui les taillaient au mieux ; puis ceux qui savaient allumer le feu, ceux qui savaient le protéger de la pluie et du vent, et ceux qui savaient en tirer le plus d'énergie. De même pour la cueillette et la chasse. Ainsi commença la division des rôles, des pouvoirs, et accessoirement du travail. Cette division s'est ensuite approfondie,

Les concepts

quand il a fallu extraire des matières premières, produire des biens, des services, des savoirs, des compétences, des technologies, des œuvres d'art. Pour certains analystes, c'est la division du travail qui a fixé la hiérarchie des fonctions ; pour d'autres, c'est la division des pouvoirs qui a dicté celle du travail. Celle-ci se fait en tout cas toujours sous l'autorité d'un pouvoir, presque toujours masculin, qui le répartit à son avantage ; avec un usage souvent extrême de la violence, en particulier envers les femmes et les enfants.

Il y a dix mille ans, bien après que les premières sociétés de chasseurs-cueilleurs se sont établies dans la sédentarité, s'organisent les premières sociétés agricoles ; elles s'installent au bord des fleuves de Mésopotamie et de Chine. Apparaissent alors de nouvelles formes de travail et de productions, liées à l'agriculture, puis à l'élevage. Et bien d'autres : pour fabriquer un vêtement, on doit progressivement organiser (très souvent sous la contrainte) une chaîne de production faite d'éleveurs de moutons, de cultivateurs de plantes colorantes, de tanneurs, de forgerons, de fabricants de bijoux, d'armures, de cardeurs de laine, de tisserands. Il faut aussi mettre en place les moyens de transporter ces différents produits pour en organiser l'échange. Dès qu'on a domestiqué quelques animaux de trait (il y a huit mille ans) et inventé la roue (il y a six